



## Dominique Lemarié, croqueuse de vie

Bloc de dessin sur les genoux, boîte d'aquarelles à la main, carte de presse judiciaire et accréditations en poche, Dominique Lemarié se glisse dans les salles d'audience des procès les plus médiatiques, pour y capter l'atmosphère. Aux États-Unis, elle a suivi des affaires brûlantes comme celles du Watergate ou le procès de James Brown. En France, elle a couvert les jugements de Klaus Barbie, de l'Erika, de Clearstream... Rencontre avec une Pouliguennoise mordante, croqueuse de justice et de vie.

### Quels ont été vos premiers traits ?

**Dominique Lemarié :** Madagascar... sur une musique de Pierre et le Loup. Je savais déjà que le dessin était ma passion. Plus tard, en 68 je suis entrée sur concours à l'école d'arts graphiques de la rue Madame à Paris, la même que Tignous... Nos profs étaient ceux des Beaux-Arts, pour la plupart des prix de Rome. Kenzo en 1973... Après un 1<sup>er</sup> prix de styliste, un poste m'a été proposé dans une très grande maison mais... non rémunéré. Impossible pour moi. Je refuse et pars sur un coup de tête retrouver ma tante et mes cousins franco-américains.

### Pourquoi les États-Unis ?

**DL :** À la fin des années 50, ma tante rencontre et épouse un soldat américain en mission sur la base de Saint-Nazaire, en tant que scaphandrier-démineur. Sa mission terminée, ils partent ensemble sur un bateau de l'armée américaine pour vivre définitivement aux États-Unis. C'est un déchirement pour notre famille. 15 ans plus tard, ma tante s'est remariée à un grand reporter-photographe : Robert Douglas Fleischer. Il est « Bob » de la famille de Max et Richard Fleischer, les créateurs-producteurs de Popeye et Betty Boops. Mon oncle m'intègre au sein de sa rédaction (WMAR TV), par hasard, en

tant que dessinatrice de presse. Ce sont les premiers jours du Watergate. Coup du destin. Je resterai 15 ans. Merci à eux, à lui.

### Pour quelles raisons

#### êtes-vous revenue en France ?

**DL :** A Baltimore, les audiences devenaient de plus en plus douloureuses pour moi. Dans les moments de grande tension, je pensais en français et me concentrais sur ma crique de la Guiltoune, où nous descendions petites, ramasser berniques, bigorneaux et crevettes. Cela m'évitait d'entendre les horreurs. J'avais le mal du pays. Mes collègues journalistes américains ne comprenaient pas, alors je leur montrais des photos de notre magnifique presqu'île. Encore aujourd'hui, certains viennent me voir ici et visiter. Mes débuts en France ont été difficiles. J'ai pu continuer à exercer mon métier grâce à Presse Océan Nantes, l'Écho de la presqu'île, l'AFP, France Télévisions, Faites entrer l'accusé, etc.

### Vous faites partis de la famille des dessinateurs de presse. Comment avez-vous vécu l'attaque de Charlie Hebdo ?

**DL :** Tout juste après l'attentat, Coco m'a envoyé un texto : « Je suis juste vivante ». Puis, à chacune de mes interrogations : « Et Tignous ? Et Cabu ?... ? », elle me répondait : « Mort ma

chérie ». Le 8 janvier, un média national me demandait, à chaud, de remplacer Tignous sur l'affaire Bettencourt. Nous devions nous retrouver et j'avais hâte de « rire » avec lui. J'ai refusé. Mais, lors de son enterrement, mes collègues m'ont encouragée à continuer.

### Aujourd'hui, quel regard portez-vous sur ce métier ?

**DL :** Notre maître à tous, Honoré Daumier, doit se retourner dans sa tombe... Ce magnifique métier, à la fois difficile et passionnant, est en train de disparaître. C'est le choix des médias et des rédacteurs en chef. C'est aussi le résultat des coupes budgétaires. Pour autant, le grand public apprécie le dessin de presse judiciaire.



Procès des caricatures du prophète Mahomet / Charlie Hebdo. Paris.  
Dessins appartenant aux collections de la Bibliothèque Nationale de France